

# BULLETIN DU CHTV

## N° 6, MARS 1983

«Jean d'Arcy»

Hommage de Pierre Sabbagh





# Jean d'Arcy

## Hommage de Pierre Sabbagh

### "Et voila déjà l'hiver"

Dans les années 1950, chacun d'entre nous, réalisateur, journaliste, saltimbanque, producteur, créateur, rêveur., avait pris le chemin de la Télévision, par instinct, par besoin, sans analyse, et brusquement, dans un virage, nous avons rencontré "Jean d'ARCY".

Très vite, nous avons senti qu'enfin, dans cette maison, était entré "l'Ami" Certes, c'était "le Patron", "Monsieur le Directeur", c'était la "Signature de l'Autorité" mais lorsque nous le sentions, c'était que ça allait vraiment mal.

Extraordinairement lucide dans cette caverne inexplorée, il avait perçu qu'il aurait besoin de chacun, et que, pour obtenir le meilleur sans contrainte, il lui était nécessaire de comprendre, de sentir, d'apprécier chaque membre de cette curieuse faune.

Très vite, il a analysé les uns et les autres, sur leur terrain favori, et ce faisant, il est devenu notre guide.

Tous sens de perception ouverts, il a senti que ces hommes, quels que puissent être leurs défauts, n'étaient en rien isolés, mais que, réunis dans un même esprit chaleureux, fraternel, dynamique, on pouvait espérer créer le nouveau langage, celui de "la Boite à Images".

Dans son bureau était une très grande table. Lui, à un bout, nous autour, serrés, chaise contre chaise, sans préséance. Alors, il lançait l'idée, comme on lance une balle. Le premier la déviait, un autre la reprenait, la passait à celui qui la critiquait, un autre l'enluminaient. Bref, nous essayions de construire.

Il n'imposait jamais, il suggérait et suivait le cheminement. Déjà, il y avait beaucoup plus de "je crois" que de "je veux", mais il y avait également « va-t-on pouvoir en sortir ? »

Pour un programme, il laissait toujours la signature à chacun, mais lui payait pour les autres. C'était un Responsable. Tiens, un bref sourire sur ses lèvres. Il venait d'entendre : "Je veux bien, mais qui va m'aider ?" Les réponses fusaient. Alors, il choisissait, en écartant doucement, en expliquant, en forçant la conviction, et en soudant l'unité du groupe.

Il se chargeait de toutes les contraintes, ainsi, nous étions libres.

Ces réunions étaient toujours joyeuses, et nos recherches s'en ressentaient considérablement. Si nous quittions le bureau sans avoir obtenu la moindre satisfaction, nous savions que nous n'étions pas rejetés, mais qu'il nous fallait apporter mieux et plus, et qu'alors serait vraiment la joie. Alors, nous cherchions l'idée, la forme, le contact avec le public. Inlassablement, nous multiplions les rencontres avec les techniciens, décorateurs, hommes de la lumière et ceux de l'électronique ; inlassablement nous apprenions à comprendre, à aimer ces étranges outils,

L'Ami était là, très présent, il avait confiance en nous. Nous n'avions pas le droit de le décevoir. Et inlassablement, nous essayions de tracer les sillons des idées, des formes, des rythmes, des sons, des brillances, des novations... le gave du langage.

Les mots que trace ma plume peuvent sembler confus, abstraits, c'est parce que celui qui écrit a un immense chagrin. Aidez-moi... pour bien comprendre, faites appel à votre mémoire.

Quand Jean d'Arcy a été contraint de quitter la Direction des Programmes de la Télévision Française, en 1959 :

"Cinq colonnes à la Une" venaient de naître  
"Les cinq dernières minutes" avaient 3 ans  
"En votre âme et conscience" 3 ans  
"Cinépanorama" 7 ans  
"À vous de juger" 7 ans  
"Le magazine des explorateurs" 9 ans  
"La piste aux étoiles" 11 ans  
"Music-hall parade" 13 ans,

Le tout encadré par une myriade d'émissions de haute qualité, sorties de "l'école des Buttes-Chaumont".

Il faut aussi ajouter l'éclatement des frontières, voulu et imposé par Jean d'Arcy : la semaine franco-britannique, le sacre de la reine d'Angleterre, l'eurovision, les échanges de sujets d'actualité internationaux au rythme quotidien, "le grand prix eurovision de la chanson".

Et encore : "La joie de vivre", "la vie des animaux", "36 chandelles", "la séquence du spectateur", "Art et magie de la cuisine", "musique pour vous", "la boîte à sel".

Et aussi les directs en extérieur : l'élection du président Coty, le festival de Cannes, les élections législatives, les 24 heures du Mans (la mort de Levegh), les six jours cyclistes de Paris, les internationaux de France de tennis, la coupe Emile Allais à Mégère,

la finale de la coupe de France de football, le mariage de Rainier et de Grace Kelly, la mort de Pie XII, l'élection de Jean XXIII., et chaque fois on entendait : "tu te rends compte, c'est la première fois !"

Mais c'était aussi : "Lectures pour tous", les "Médicales", "Les grands interprètes", "Le magazine féminin", et celui du "Temps passé", "Le magazine des Arts et des Lettres" et celui des "Inventeurs", "Le journal télévisé" omniprésent, qui faisait face aux émissions poétiques de Jean-Marc Tenberg, l'ensemble enchâssé dans les jeux : "Le gros lot", "Télé Match", "Echec aux as" et beaucoup d'autres...

Pressentant les rapports futurs de la télévision et du cinéma, Jean d'Arcy avait fait appel à Jean Renoir qui, dans nos studios, tournait "Le testament du Docteur Cordelier" Hélas, les distributeurs cinéma refusèrent le film ; seuls les téléspectateurs purent en avoir le bénéfice.

Les programmes de télévision de Jean d'Arcy, pour lui, par lui, avec lui, c'était la Vie, celle de chacun, qui chante, qui rit, mais aussi qui ose pleurer et rêver.

La rage qu'il nous avait insufflée nous condamnait à un apport quotidien, avec l'immense ambition que chaque spectateur puisse, chaque jour, ajouter "un petit plus" à sa vie.

Jean d'Arcy était personnellement partout. Un jour, je l'ai découvert à quatre pattes sous un piano, dans un studio où il y avait un débat. Il s'était caché là, non pour saisir la réalité (avant et après prises de vue), mais pour percevoir le rôle de l'alchimie du studio sur les participants et les professionnels. On le rencontrait au laboratoire, au montage, en projection, dans les cars de reportages, au télécinéma, en régie finale, au maquillage, à la menuiserie... Pourquoi ?

Parce qu'il voulait savoir, comprendre, sentir tous les métiers. Il voulait connaître les interdits, les possibilités, les obligations, et cela, pour aller plus loin, et pour pouvoir nous dire lorsque nous nous enlisions : "Faites le tour de la colline par le sud, et après, c'est tout droit",

Sa complicité avec le directeur général, Wladimir Porché, permettait d'échapper aux conflits. Ils sentaient très souvent la même chose au même instant. 1953, c'est l'incendie des studios de cinéma des Buttes-Chaumont. Dans la nuit, derrière les pompiers, deux hommes : Wladimir Porché et Jean d'Arcy... Vous avez maintenant compris pourquoi actuellement la SFP se trouve aux Buttes-Chaumont. 1956, le 2 janvier, dans la nuit, incendie au sommet de la Tour Eiffel. L'émetteur 441 lignes est mis hors service. Là-haut, dans la nuit glacée, avec les pompiers, deux hommes : Wladimir Porché et Jean d'Arcy. Le 819 lignes s'impose.

Comment était-il possible, dans un tel climat, de dire : "Je suis fatigué, je mets sac à terre" ?

Jean était près de nous, sentant comme nous, car il n'était pas directeur de la télévision, mais directeur des programmes de la télévision, seul responsable devant le directeur général. Je veux dire qu'il ne s'occupait ni des bâtiments, ni des kilowatts, ni des émetteurs, ni des salaires permanents.

Sa charge était de faire des programmes de télévision pour le spectateur. Il y veillait chaque jour, à chaque heure.

Lorsqu'une émission dramatique représentant un effort très particulier, une écriture nouvelle, était diffusée, ou quand un "direct" difficile était à l'antenne, il suivait l'émission, téléphone décroché, carnet et stylo à la main. L'émission terminée, il écrivait au réalisateur, à l'auteur, au producteur, au directeur photo. \_ Bref, à ceux qui avaient apporté le plus. Il mettait ces lettres manuscrites sous enveloppe. Il était alors 23 heures. Prenant sa voiture, il allait à la poste de la rue du Louvre (la seule ouverte la nuit à Paris). Ainsi, le lendemain matin, avec le petit-déjeuner, ceux qui s'étaient battus et avaient gagné recevaient les félicitations et les critiques de "l'Ami", Ceux qui avaient perdu étaient convoqués le lendemain de l'émission, en tête-à-tête dans son bureau, Ensemble, ils faisaient un examen complet pour que la prochaine émission mérite une lettre le soir même.

Le Patron était au milieu de nous, alors les forces de création étaient chaque jour alimentées,

En cette fin du mois de janvier 1983, Jean d'Arcy nous a quittés, et frileux, nous sommes terrassés au bord du chemin. Sans le savoir, les Français sont comme nous, avec nous, car les graines qu'il avait plantées n'ont pas germé, semble-t-il.

Actuellement, la télévision des Français a perdu le langage spécifique dont le programme a besoin. Avec vous, avec lui, espérons...

Il avait foi en l'avenir de la télévision ! Merci, et Adieu, Jean d'Arcy !

**Pierre Sabbagh**